

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Écriture et liberté

Émile Martel, *Le dictionnaire de cristal*, Montréal, l'Hexagone, 1993, 160 p.

Hélène Le Beau, *Adieu Agnès*, Montréal, Boréal, 1993, 184 p.

Maryvonne Griat et Gabriel Goulet, *La belette*, Hearst (Ontario), le Nordir, 1993, 168 p.

Gabrielle Pascal

Number 72, Winter 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38266ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pascal, G. (1993). Review of [Écriture et liberté / Émile Martel, *Le dictionnaire de cristal*, Montréal, l'Hexagone, 1993, 160 p. / Hélène Le Beau, *Adieu Agnès*, Montréal, Boréal, 1993, 184 p. / Maryvonne Griat et Gabriel Goulet, *La belette*, Hearst (Ontario), le Nordir, 1993, 168 p.] *Lettres québécoises*, (72), 15–16.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Émile Martel, *Le dictionnaire de cristal*, Montréal, l'Hexagone, 1993, 160 p., 19,95 \$.
Hélène Le Beau, *Adieu Agnès*, Montréal, Boréal, 1993, 184 p., 17,95 \$.
Maryvonne Griat et Gabriel Goulet, *La belette*, Hearst (Ontario), le Nordir, 1993, 168 p., 18 \$.



Écriture et liberté

On le sait : écrire, c'est affirmer sa liberté.

Émile Martel veut donner aux mots un pouvoir absolu. Pour Hélène Le Beau, il s'agit de se délivrer de l'angoisse existentielle que lui inspire la mort. Gabriel Goulet et Maryvonne Griat, eux, décrivent à travers les combats de leurs héros une libération des préjugés.

ROMAN
Gabrielle Pascal

POUR ÉMILE MARTEL, QUI EST DIPLOMATE et dont *Le dictionnaire de cristal* est le septième ouvrage, les mots ont des pouvoirs surnaturels. Il le prouve dans ce recueil à la forme originale, composé de 63 textes qui ressemblent à des poèmes en prose.

Réinventer l'univers

Si l'acte d'écrire est symboliquement une prise de pouvoir, Martel illustre bien ce phénomène en déclarant que son dictionnaire «n'en est pas un» (p. 18) puisqu'il n'identifie rien et n'offre ni analogie ni étymologie. C'est sur cette ferme dénégation que l'auteur fonde donc son livre qui n'a de commun avec les dictionnaires que de parler de choses très diverses et de faire beaucoup rêver. Après avoir libéré son recueil des exigences de son appellation, Émile Martel signale que le dictionnaire imposera au lecteur sa typographie tout comme sa versification et qu'il prendra ses distances avec l'orthographe. Bien entendu, c'est une manière de parler, une façon d'écarter toutes les règles pour ne retenir que la licence poétique. Cela lui permet de dire par exemple : «Il y a des jours où j'ai envie de parler violet. Mes meilleurs jours sont ceux de l'infrarouge.» (p. 93)

Voilà le ton de ces courts récits à la première personne dans lesquels le narrateur nous confie les mille nuances de ses pensées en traçant, à sa manière, «le lien entre toutes les choses» (p. 145). N'attendez pas de digressions philosophiques ! Si, à la fin de votre lecture, quelque chose de sérieux vous reste à l'esprit, ce sera ce mouvement souverain dans lequel l'auteur nous entraîne pour entendre avec lui la musique des mots, reconnaître leurs saveurs et sentir les palpitations de leurs nuances. Pour ce retour à la vie intime des mots, É. Martel se fait aider par une mystérieuse boule de cristal au contenu magique qui stimule son inspiration. Ce cristal qui agrandit et éclaire comme une lentille les êtres et les choses, c'est la poésie elle-même qui transfigure le réel par sa fulgurance.

«On ne meurt que des rêves qu'on n'a pas réalisés»

S'abandonnant aux fantaisies de son imagination et aux caprices de sa mémoire, Émile Martel se penche sur des sujets aussi essentiels que l'avenir d'une goutte de pluie, la vibration d'un paysage, l'éclat d'un corindon. Car il a bien l'intention de réaliser tous ses rêves en créant ces allégories personnelles dont il nous confie le destin.

Parfois, il s'arrête patiemment sur un objet qui le fascine ou sur une nostalgie qui le saisit, car il reste persuadé qu'«il y a des clés aux serrures de [ses] pensées et de [son] cœur» (p. 37). À d'autres moments, il choisit la frénésie et, pour revivre sa vie, nous entraîne, par exemple, vers un tour du monde dans un poème où les noms des villes qu'il a habitées composent un abécédaire inédit. Il se raconte donc dans une rumeur de mots jetés en chute libre comme des astres féériques. L'auteur n'ignore pas pour autant que l'essentiel ne peut se dire et il confie : «Je suis l'homme riche des silences que j'ai laissés entre mes paragraphes.» (p. 54) Dans la couleur des mots imprimés comme dans les blancs de ses silences, Émile Martel suit le fil qui «va de [sa] main à [son] cœur et ne fait aucun détour» (p. 117). Il déroule ainsi pour nous un écran enchanté sur lequel il projette, avec une joyeuse déraison, ses plus capricieuses humeurs. Le jeu auquel il nous convie ainsi consiste à partager avec lui l'intimité riieuse qui naît de ses mensonges poétiques et à découvrir, entre les lignes, une fraternelle sagesse. Pédants du savoir et cartésiens obstinés, prière de s'abstenir !

Bonjour la mort !

Dans le second roman de Hélène Le Beau, *Adieu Agnès*, on retrouve l'héroïne de *La chute du corps*, Fanny, qui entraîne avec elle dans la vie adulte sa sœur Anne, son frère prénommé «C'estungarçon» et son ami Élie. Le récit s'ouvre et se clôt sur une mort et cette structure lui donne tout son sens.

Le sujet de *Adieu Agnès*, c'est d'abord la mort dont le motif répété est relayé par ceux de l'absence, du rejet et du manque sous toutes les

Émile Martel
**Le dictionnaire
de cristal**
Romans



Émile
Martel

formes possibles. Cette esthétique du pire dessert un peu ce roman par ailleurs très personnel. Lu au premier degré, il secoue le lecteur en lui présentant une série de personnages aux destins toujours dramatiques et il compromet son adhésion en défiant ainsi la vraisemblance. Mais il faut laisser agir ce texte au pouvoir mystérieux pour que se décante la ligne directrice, ferme et puissante, et que s'ordonne autour d'elle la riche matière thématique qui conduit de la disparition du père, doublée de la démission de la mère, à celle de l'héroïne.

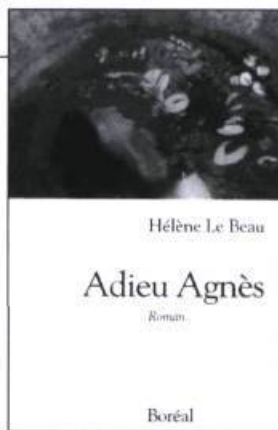
Il est dit que la mort du père à la guerre plonge Fanny dans un désespoir presque cataleptique qui dure presque une année. Ce deuil non accepté marginalise l'héroïne et la précipite dans des situations de rejet où elle revit, avec passion et désespoir, cet abandon symbolique. La force vitale de Fanny, qui n'est pas ordinaire, devient, ainsi déviée, goût du morbide et de la difformité, dont la narratrice multiplie les exemples autour de son héroïne. La mort emporte sa sœur Malou avant son père, lui enlève aussi Élie, celui qu'elle aime, et bientôt sa mère. La redite du malheur se fait aussi sous la forme de la séparation, de l'infirmité et de l'amour humilié et, par exemple, à travers le symbole de l'eau pourrie qui coule devant la maison de «C'estungarçon». Même la terre glaise dont se sert Fanny pour ses modelages devient une masse informe qu'elle voit, avec une sombre morosité, comme des tas de terre. Cette permanence du sordide peut devenir fastidieuse dans la perspective d'une lecture logique. Mais il faut voir que ce cortège d'images est fidèle au thème principal, obstinément fouillé et mis à jour comme une blessure, comme *la* blessure.

«Pourquoi, Fanny, pourquoi ?»

Après avoir représenté des personnages en état de manque physique ou moral, la narratrice leur fait poser la question inévitable : «Pourquoi, Fanny, pourquoi ?» (p. 27), lui demande Élie, dévoré lentement par le sida. «Pourquoi, Fanny, pourquoi ?» (p. 64), balbutie la mère sur la tombe de sa fille Malou. «Pourquoi, Fanny, pourquoi ?» (p. 120), supplie Catherine à qui l'on fait subir, après beaucoup d'autres, un nouveau traitement pour la rendre capable de marcher. Pourquoi la souffrance et la mort ? crie le texte d'Hélène Le Beau. Et pourquoi, au cœur des vivants, le désir qui les taraude et qu'accompagne une nostalgie de bonheur ? Ainsi, derrière les excès dramatiques des situations désespérées qu'elle décrit, la narratrice exprime-t-elle pudiquement, mais dans une sorte d'urgence, l'indignation que lui inspire la mort servie ici par la guerre, le sida ou le cancer et préfigurée par les corps infirmes et par le vide creusé dans l'esprit des lunatiques.

Adieu Fanny, bonjour Agnès !

Il ne faut pas s'y tromper : l'auteure ne laisse pas sans réponse ces questions qui nous concernent tous. Elle revient patiemment panser les blessures de Fanny. Après avoir laissé son héroïne s'engager dans une passion masochiste marquée par la mort, elle lui fait découvrir l'amour porteur de vie. Après l'avoir fait souffrir par Élie, son double comme elle blessé par la mort du père, elle lui fait rencontrer un père symbolique qui fait germer la vie dans son flanc vierge. En portant celle qu'elle nomme désormais Agnès, Fanny se réconcilie avec sa mère et parvient à devenir sa complice. Elle peut même la mater et l'aider à



mourir. Pendant son accouchement, Fanny, et avec elle tout ce qu'elle a connu de souffrances, s'éteint tandis qu'Agnès, promesse de vie, vient au monde. Fanny meurt en écoutant le cœur de son enfant et confie : «Il bat si fort que le mien s'arrête pour mieux l'entendre. Agnès ! C'est toi ? Agnès ! Adieu ! Adieu Agnès !» (p. 181) Dans cette image finale où la vie triomphe, Fanny accouche d'elle-même. N'est-ce pas cette métamorphose que nous impose chaque étape de nos épreuves ? N'est-ce pas le parcours initiatique qui est le nôtre quand nous passons de nos blessures vives à la guérison qui délivre ?

Ce second roman d'Hélène Le Beau a un style aussi personnel que le premier, quoique moins homogène. Il compose par ailleurs un monde plus riche encore que *La chute du corps*. Pour en goûter les sortilèges, il suffit de pratiquer une lecture active de ce texte qui le mérite. Car il se présente comme un rébus magique.

Trois univers

La belette est le premier roman écrit par Gabriel Goulet et Maryvonne Griat.

L'intrigue se déroule dans trois lieux différents qui prennent valeur symbolique. Il y a Ville-Marie avec la maison cossee des parents du héros, l'avocat Patrick Lefrançois et sa femme Flore sur qui veille une servante qui semble sortir de *Cormoran*. Leur fils unique, Daniel, sait que sous le confort bienveillant de cette existence provinciale se dissimule un réseau de règles strictes qu'on ne peut transgresser sans introduire la honte d'une marginalisation. Ainsi, il a déjà déçu ses parents en ne choisissant pas d'être avocat comme son père et en refusant de suivre les conseils de sa mère qui rêve pour lui d'un beau mariage. Ingénieur des mines, Daniel se voit confier la direction de travaux de prospections. Et il quitte son village soulagé entre autres à l'idée «d'entendre enfin son nom sans qu'y soit accolé celui de son père» (p. 20).

Dans le Noranda, Daniel rejoint un camp en bois rond où il trouve une atmosphère de camaraderie chaleureuse et il est conquis par la simplicité de cette existence. C'est là aussi qu'il a la liberté de prendre conscience de sa solitude affective : «Aucune femme dans le paysage de son cœur affamé d'amour.» (p. 32)

Au cours d'une prospection en forêt, il découvre une jeune Algonquine dont la beauté le fascine, mais il raconte, en rentrant au camp, qu'il a rencontré un jeune Indien qui est probablement la «belette» que le cuisinier accuse de dévaliser son garde-manger... La jeune Mani introduit son univers dans le roman. Elle aussi connaît le poids des traditions. On veut la marier, contre son gré, avec un de ses cousins. Daniel et Mani découvrent ensemble la passion tandis qu'autour d'eux des intrigues se forment déjà pour les séparer. Ils choisissent de s'éloigner de leurs origines respectives pour trouver le bonheur : «Ils devaient avancer en territoire inexploré [...] Pour cela, il leur fallait tout quitter, s'éloigner, recommencer.» (p. 167)

Gabriel Goulet et Maryvonne Griat ont écrit là un récit qui anime l'univers des prospecteurs et le monde de la forêt. Si les sentiments du héros sont d'abord assez conventionnels, son choix final devient plus original. Le style du roman, à peu près sans reproches, reste impersonnel, mais c'est peut-être la rançon d'une écriture à quatre mains.



Hélène Le Beau

